

ANDRE GIDE

Prix NOBEL

TOUT le monde était content. Pour une fois, une décision à laquelle personne n'avait rien à redire (tout, bien entendu, les « candidats » malheureux et je pense à certain châtelain de Brancq qui déclara à Dominique Arban : « Gide, peuhl ! je n'aime pas ça »). Seul aussi quelques journaux qui ont omis de signaler à leurs lecteurs que le Prix Nobel était décerné à l'auteur du Retour de l'U.R.S.S., omission que, de leur part, nous comprenons parfaitement.

PUIS le temps passe et les divers interviews, Les chroniqueurs cèdent la parole aux critiques. Les uns se demandent si un tel couronnement n'est pas fait pour éclairer une gloire qu'ils considéraient plus discrète, les autres cherchent à faire sentir le vainqueur dans une saine tradition (M. Albert Ségur : Une Semaine dans le Monde), à le lever ingénument des accusations morales qu'on peut former à son endroit (M. Louis Martin-Chauffier : Mercure de France, de janvier).

Quant à moi, je ne suis pas plutôt contre la mise en lumière d'un message aussi particulier, que pour sa représentation. Si Gide a laissé publier son Chronique, c'était qu'il désirait qu'on le connût. Si par ailleurs il garde par devers lui nombre pages de son journal, c'est qu'il n'en estime pas favorable ou souhaitable (ou même délicat) la publication. Mais dès que quelque ouvrage

de lui scandaloux, est mis dans le domaine public (j'entends : du public), je ne vois pas pourquoi on en arrêterait la diffusion. Si le socialisme se mêle au succès, et l'attrait mal placé, ce sera tant pis pour les succès et tant mieux pour celui qui en recueille le suffrage. Puisque le bon succès vient toujours d'un malentendu, eh bien ! vive ce malentendu !

MAIS faire sentir Gide dans une saine tradition, ce n'est pas si facile ! D'accord : il y a la Petite École, la Sophisme patristique et autres habiletés... On sait toutefois que Gide n'accorde à ces choses que l'intérêt qu'on peut trouver à la correction. C'est que Gide n'est rien moins que traditionaliste : marxisme, socialisme et littérairement.

ON a voulu, comme il le déclare lui-même à Claude J. Mahias (1), l'enfermer dans ses Nouritures Terrestres : « c'était un peu comme si l'on prétendait jager Barbe en seule fonction de L'Homme Libre... Les Nouritures, c'était quelque chose de très gentil en 1936. Beaucoup de lyrisme, beaucoup de révolte. Mais les pieds nus sur le sable et autres fruits sages nous semblent bien fades à cinquante ans de distance. Malraux dit des Nouritures qu'elles sont comme une bouche de métal : tout le monde s'y est engagé et tout le monde en ressort. L'immortalité est autrement tonique et annonce à distance Les Conquérants, et à l'avance Les Conquérants... Mais Les Feuilles-Mondayes, les Caves du Vatican, Si le grain ne meurt... ont gardé tout leur accent. Il se pourrait même, dans le système d'économie infernale où nous sommes entraînés, que ces livres présentent la valeur toute physique de réacteurs. Pour peu que nous soyons réalistes socialistes, (signature engagée...)

SOCIALEMENT, on n'oublie pas que Gide a été le premier, avec son ami Pierre Herbart, à dénoncer le chantage du Niger, à mettre en lumière la condition infernale que la France colonisatrice infligeait à ses sujets de peau noire. La Vieillesse en Congo, le retour du Tchad gardent leur virulence et si vraiment cette condition a été améliorée, ces livres se dressent comme de mauvais souvenirs : et pour peu qu'elle demeure inchangée, ils n'ont rien perdu de leur actualité. Si Gide, né dans une famille bourgeoise, n'a découvert que tard la question sociale, faut-il lui imputer à reproche ? (Robert ou l'Intérêt général, sa pièce communiste, est-elle si bonne que nous désirons l'en féliciter?) « Si j'avais rencontré ce grand trebuchet au début de ma carrière, écrit Gide dans son journal, je n'aurais jamais écrit rien qui vaille ». L'important, essentiellement, était qu'il se soit un moment et permit à ses livres de combat de trouver un public que ne leur imposait pas leur seul sujet. Et toujours, Gide a pris, et courageusement, parti dans les situations qui pourraient lui être les plus défavorables. N'est pas dégoûté qui veut — et engagé.

SOMMÉ toute, que voir donc en Gide ? Non pas un réaliste : un homme lucide et conscient de ses devoirs et de ses droits. Ni un classiciste, ni un baroque : la fine fleur de l'intelligence et de la sensibilité. Les dernières œuvres qu'il a données nous amènent dans cette attitude. On accuse de ridicules un petit conte qu'il a nommé : L'Arbitraire (3), qui n'a que la valeur d'une distraction. Après tout, j'aime bien ça : Gide n'est pas si borné qu'on eût pu le penser. La préface de son Antichriste de la France (sans doute (4)) est ingénieuse, parfois partielle, toujours excitante. Mais la partie théorique est-elle suffisamment développée, et pourquoi Gide prétendait-il de l'insupportable d'un historien pour couper court brusquement ? Que ne l'a-t-il continué ?

L'écrit qu'il a mince et influente qu'il a eue lui accorder néanmoins le titre de révolutionnaire. Et l'importance qu'il ne laisse pas de conserver lui accorde la place d'un classique. Si être classique, c'est être grand écrivain.

André JULIEN.

(1) Combat, 24 octobre 1947.
(2) Combat.
(3) L'Œuvre, 20 décembre 1947.
(4) A. Martin, 1947, La Bibliothèque.